

Silvio Berlusconi
se raconte à
Alan Friedman

My Way

Traduit de l'anglais
par Joseph Antoine et Yves Forget-Meunot



Titre original :
*Berlusconi The Epic Story of the Billionaire
Who Took Over Italy*

© 2015 RCS Libri S.p.A., Milano
All rights reserved

© Éditions Michel Lafon, 2015.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

Pour Gabriella

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

En tant que journaliste américain ayant grandi dans les années 1970, j'ai toujours été fasciné par la célèbre série d'une douzaine d'entretiens accordée par Richard Nixon au reporter britannique David Frost, au printemps 1977, plus de deux ans après la dramatique démission du Président.

Le Watergate m'obsédait, quand bien même je n'étais qu'un adolescent. Un peu comme les gamins sont obsédés aujourd'hui par Spiderman ou par Facebook. La dramaturgie. L'intrigue. Les enregistrements à la Maison-Blanche. Les efforts pour étouffer l'affaire. Les scoops signés Bob Woodward et Carl Bernstein dans le *Washington Post*. L'humiliation du Président des États-Unis d'Amérique ! La célèbre déclaration de Nixon : « Les gens doivent savoir si leur Président est un escroc ou non. Eh bien, je ne suis pas un escroc. »

Je ne m'en lassais pas. Je brûlais d'impatience en attendant le prochain épisode de la saga Watergate. C'était mon régal.

Durant l'été 1974, dans notre maison de campagne au nord de l'État de New York, j'ai obligé ma sœur de treize ans à suivre avec moi jour après jour la procédure de destitution. L'affaire devait culminer en août quand surviendrait

ce drame : la démission. Nous avons assisté à la démission du Président Richard Nixon. Nous avons vu ses adieux au staff de la Maison-Blanche, cette bizarre façon qu'il avait de saluer, ce geste de désespoir adressé au peuple américain. L'hélicoptère l'attendait sur la pelouse. L'instant d'après, il s'envolerait pour la base Andrew Air Force. Là, Nixon monterait à bord d'un avion afin de regagner la lointaine Californie où l'attendait la disgrâce.

Tous ces souvenirs me sont revenus en mémoire début 2014, à Milan, quand mon éditeur italien chez Rizzoli m'a suggéré de prendre contact avec Silvio Berlusconi, le chef d'État le plus original et le plus controversé de l'Italie contemporaine. L'idée était d'essayer d'obtenir qu'il accepte de me raconter sa vie. Je connaissais Berlusconi depuis trente ans, depuis les années 1980, quand j'avais fait mes débuts de correspondant à Milan pour le *Financial Times*, le célèbre journal londonien. À cette époque, je critiquais féroce-ment Berlusconi. Par la suite, son histoire m'a intrigué. Et ce n'était pas seulement à cause des présumées soirées *bunga-bunga*. Ni à cause de ses procès pour corruption. Ce qui me fascinait, c'était l'extraordinaire parabole de sa vie, en particulier les événements entourant sa déchéance politique en 2011 et la tragédie grecque de ses démêlés judiciaires, après qu'il eut été reconnu coupable de fraude fiscale en 2013, et évincé du Sénat.

Je suis allé lui demander si ce projet de livre l'intéressait. C'était un jour de mars 2014, en fin de matinée. Nous nous trouvions au deuxième étage de sa résidence romaine, un élégant *palazzo* du XVII^e siècle aux plafonds ornés de fresques merveilleuses, aux murs habillés de tapisseries dorées. Je ne me faisais guère d'illusions sur la réponse que mon interlocuteur allait me donner. Mais Berlusconi – il a aujourd'hui soixante-dix-sept ans – semblait m'apprécier, principalement parce que je suis Américain – et non pas un journaliste

italien aux idées préconçues – mais aussi parce que j'avais écrit un livre sur la politique italienne dans lequel, voyait-il, je lui donnais raison, ce qui n'a jamais été vraiment mon but.

Je lui ai dit mon intention d'écrire un livre sur l'histoire de sa vie. Accepterait-il d'y collaborer, de m'ouvrir grand ses archives et de me présenter sa famille, ses amis, ses associés en affaires et ses alliés politiques ? D'abord, il a fixé son regard sur moi, longuement. Puis il m'a dit qu'au cours des dix dernières années, il avait refusé au moins quinze fois d'accéder à ce genre de requête. J'ai repris en disant que mon projet ne se limitait pas seulement à un livre. J'envisageais également dix ou douze entretiens télévisés sur le modèle Frost-Nixon de 1977. Il me regardait toujours. Il a marmonné quelque chose sur le fait que tout, aujourd'hui, « devait être multimédia ». Sur quoi il m'a tendu la main. Après la poignée de main, il s'est montré on ne peut plus clair :

— Je vous fais entièrement confiance. À vous de raconter mon histoire de façon juste et honnête.

Je l'ai remercié pour sa confiance, et je l'ai prévenu sans détour :

— Ce ne sera pas une hagiographie. Je n'ai pas l'intention d'écrire la vie d'un saint, ou d'une victime. Je ne serai pas hostile, mais je ne vous ferai pas de cadeaux non plus. Je vais raconter l'histoire d'une vie hors du commun, telle que je la vois, à partir de vos réponses à mes questions, un chapitre après l'autre. Les entretiens seront filmés.

Silvio Berlusconi a accepté mes conditions. Plus tard, ce même jour, un de ses assistants m'a expliqué pourquoi, selon lui, Berlusconi avait accepté la proposition :

— Il voit son monde s'effondrer. Et il rêve d'un retour en politique. Alors ce livre, il le considère comme son héritage. Avec vous comme seul et unique témoin, comme

premier et dernier journaliste auquel il aura raconté son histoire, avec ses mots à lui.

Pendant les dix-sept mois qui ont suivi, du tumultueux printemps 2014 à la fin de l'été 2015, j'ai observé Berlusconi de près, principalement chez lui. La période était amère pour Berlusconi. Il enchaînait les défaites, lui qui était habitué depuis toujours à remporter des trophées. J'étais aux premières loges, et c'est à un véritable psychodrame qu'il m'était donné d'assister.

Chaque fois que j'allais l'interviewer, soit à Rome dans le *palazzo*, soit à Arcore dans le jardin de son extraordinaire villa, une mauvaise nouvelle tombait. Et l'interview terminée, il me demandait de le suivre pour discuter en privé. Alors il ouvrait son cœur. Il s'emportait contre ses ennemis. Il me confiait ses préoccupations, et même ses peurs.

À chaque fois, le désespoir se lisait dans ses yeux. Devant l'équipe de tournage, quand les micros étaient ouverts et que les caméras tournaient, on aurait dit que sa mémoire infailible le transportait vers ses périodes de gloire, vers les aventures de sa vie et de sa carrière – l'enfant prodige se lançant dans l'immobilier et y devenant un nabab, l'inventeur du premier empire italien de télévision privée, l'intraitable propriétaire du Milan AC, le fondateur d'un parti politique nouveau qui devait conditionner vingt années d'existence de ses compatriotes, et enfin le rôle de « victime » endossé dans pas moins de soixante poursuites judiciaires et civiles.

Je ne lui ai jamais caché mon désir de prendre modèle sur les interviews Frost-Nixon. Je le lui ai répété en maintes occasions. Je le lui ai dit quand il a signé le contrat pour l'ouvrage et pour les vidéos, en ma présence et en présence de trois témoins, dont sa petite amie Francesca Pascale et sa porte-parole Deborah Bergamini.

Au moment de signer les contrats et les autorisations légales nécessaires au lancement du projet, je me suis souvenu pour quelque raison des paroles désormais célèbres adressées à voix basse, à David Frost, par le Président Nixon, lors de ces interviews légendaires :

— Je suis l’auteur de ma propre chute. Je leur ai donné l’épée, ils me l’ont plantée dans le corps et ils se sont délectés à la faire tourner...

Je me demandais ce que Silvio Berlusconi dirait de son propre rôle dans cette incroyable « ascension et chute ». Je n’allais pas être déçu.

Lucques
26 août 2015

PROLOGUE

Moscou, lundi 27 juillet. Il fait très chaud, un vent vigoureux fouette la place Rouge envahie de touristes. Les nuages qui ont assombri la matinée sont partis et la sérénité règne à présent sur le Kremlin. Mais par les temps qui courent, chacun sait qu'à Moscou, la couleur du ciel est changeante.

Pour arriver à la tour Saint-Sauveur, où nous avons rendez-vous avec le staff du président Poutine, il faut traverser la place immense. Le long du mur oriental du Kremlin, se dresse le mausolée de Lénine, construction de marbre noir et rouille sur laquelle est gravé, bien visible, le nom de celui qui a dirigé le parti bolchévique, et désormais relégué au rang de relique.

L'horloge de la tour Saint-Sauveur, appelée aussi horloge du Kremlin, affiche 16 heures 20. Dans l'air, flotte une certaine inquiétude ; partout sur la place les touristes, dont beaucoup sont chinois ou japonais, semblent se déplacer au ralenti.

Au sommet de cet édifice achevé en 1491 par le neveu de l'architecte du Dôme de Milan, tout en haut du clocher, brille l'étoile rouge couleur de rubis, avec en son centre la faucille et le marteau, ce symbole du pouvoir soviétique qui en 1935 a remplacé les aigles impériales sur les plus hautes tours du Kremlin. Les touristes prennent des photos

et font des selfies devant le mur de 2235 mètres qui forme la forteresse monumentale, indifférents à ce qui se passe derrière.

Au portail de Saint-Sauveur, apparaît une jolie fille élégamment vêtue. Elle appartient au service de presse du président. Ponctuelle, elle vient à notre rencontre, accompagnée de son assistante. Mais avant de pouvoir entrer, il faudra encore attendre les interprètes et la traductrice, lesquels apparemment sont en retard. À leur arrivée, nous pénétrons dans une aile du Kremlin fermée aux touristes. Le silence qui tombe alors sur nous a quelque chose de vraiment particulier.

Le staff attaché au cabinet du président Poutine nous précède sans mot dire. Les hommes de la sécurité sont enveloppés de cette aura de secret et de dévotion typique de leur métier. Nous longeons les palais pendant plusieurs minutes, jusqu'à atteindre un grand portail noir. C'est l'entrée de la zone occupée par l'administration présidentielle. Nous allons pénétrer dans le Palais numéro un, situé dans les murs du Kremlin, le lieu même où ont vécu Lénine et Staline, deux locataires d'une forteresse qui n'a rien perdu de son aspect sombre et menaçant.

Nous voici maintenant dans la zone interdite : les cours du vieux palais du Sénat, un édifice néoclassique ocre jaune et blanc, né dans la Russie impériale dans la seconde moitié du XVIII^e siècle par la volonté de Catherine II, devenu le premier siège du gouvernement soviétique après la Révolution d'Octobre et le déplacement de la capitale à Moscou. La journée est étouffante mais nous avons des frissons. On sent peser autour de nous le poids de l'histoire, l'histoire de la Mère Russie.

On accède au palais par un portillon latéral, l'accès numéro 7, quasi à la dérobée. Dans une petite pièce nue, les sacs passent de nouveau au détecteur de métal. Encore

cinq minutes et nous longeons un couloir blanc, long, claustrophobique. C'est comme traverser un film d'espionnage ; on croit entendre George Smiley, le héros de John le Carré, chuchoter derrière une de ces innombrables portes derrière lesquelles doit s'abriter le Kremlin de James Bond, celui de *Bons baisers de Russie*. Oui, nous sommes bien à l'intérieur du Kremlin et tout, absolument tout est réel.

Nous continuons, lentement, toujours en silence, puis nous prenons l'ascenseur dont la vitre donne sur une cour intérieure tombée en désuétude. Arrêt au deuxième étage. Nous sommes arrivés. Voici le lieu du pouvoir, le cœur du pouvoir dans la Russie de Vladimir Poutine ; et Vladimir Poutine n'est pas loin d'être l'homme le plus puissant de la terre. C'est le centre névralgique du Kremlin, le deuxième étage du Palais numéro un. Une enfilade de somptueuses salles de réception décorées avec goût mène au bureau du président.

Cette aile luxueuse est de style néoclassique. Tout semble reluire. Les murs immaculés accueillent des représentations du Kremlin et de la place Rouge aux siècles passés. À droite, se succèdent des portes numérotées, laquées de blanc, ornées de frises dorées. Chaque détail a fait l'objet d'un soin attentif. Les poignées en or sont ciselées. De temps en temps, le long de ce parcours, surgit un anachronisme : un vieux téléphone dans le style soviétique.

Nous voici dans la salle de la Cheminée, le lieu sacré retenu pour la rencontre avec Poutine. Elle se situe dans la partie nord est, une aile rigoureusement interdite au commun des citoyens. C'est ici que Vladimir Poutine travaille, règne, trace le destin de son pays et sa stratégie géopolitique, en chef d'État que les circonstances amènent à écrire et récrire l'histoire, en dirigeant guère différent d'un tsar.

Quatre pièces seulement séparent la salle de la Cheminée et le bureau de Poutine ; c'est une zone à laquelle presque personne n'a accès, nous confie un collègue de son cabinet.

Ici même se trouvaient en 1940 les appartements et le bureau de Joseph Staline. Une différence cependant : le style autrefois sévère a cédé la place aux ors, aux stucs et à un ameublement de type occidental.

On marche aujourd'hui sur un parquet artistique, raffiné, conçu dans le goût dix-huitième, avec son alternance de marqueterie claire et sombre, ses motifs géométriques et floraux, ses rosaces et ses frises. Des lustres majestueux en or et en cristal descendent gracieusement des plafonds riches de stucs raffinés – on songe à Versailles.

Un luxe de rideaux festonnés, des tapisseries de prix... Là-bas, à quelques mètres de nous, Poutine est en réunion avec son conseil des ministres et avec son alter ego, Dimitri Medvedev, actuel premier ministre de la Russie.

Il y a dans le bureau de Poutine une double porte blanche, monumentale, dont les panneaux sont sertis d'or. Elle permet au président d'accéder directement au salon des Sommets, la pièce où il reçoit les chefs d'État. De toutes ces salles, l'une est aisément reconnaissable car on l'a vue à la télévision lors des rencontres avec les gouvernants étrangers ; les tapisseries y multiplient à l'infini l'aigle à deux têtes sur fond de velours rouge. Jadis symbole des empereurs byzantins, puis des Habsbourg et de la dynastie Romanov, ce motif est devenu en Russie le blason de la présidence. On aperçoit en son centre un saint Georges terrassant le dragon. Un autre salon de réception se rapproche, une pièce aux murs bleus meublée d'une longue table blanche près de laquelle nous nous arrêtons pour bavarder un instant avec les hommes du président autour d'une tasse de thé. La conversation roule sur les élections américaines et sur les chances respectives d'Hillary Clinton, de Donald Trump et de Jeb Bush d'accéder à la Maison Blanche.

Sur la table reposent des plateaux avec des variétés des toasts à base de poisson pour la plupart. Ne sauraient

manquer les *pirožki*, ces petits pains farcis au chou et à la pomme. Le buffet répond entièrement à la cuisine russe traditionnelle. Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres du bureau de Poutine. Nous partageons cette après-midi avec son staff. Et comme l'attente pourrait se révéler interminable, nous avons la liberté de nous promener dans l'aile du président, de faire des photos souvenir et d'admirer le décor. Les gens de la sécurité en costume sombre, équipés de leur oreillette, ne nous quittent pas des yeux ; on les sent accoutumés à avoir affaire aux hôtes VIP du président, et leurs manières évoquent plus ou moins le style de la Maison Blanche. Il est presque 19 heures quand le staff du président au complet se transporte dans la pièce contiguë à la salle de la Cheminée. Les techniciens ont positionné leurs caméras. Il ne reste plus qu'à attendre l'entrée de Poutine. Des hommes parfois connus font les cent pas dans le saint des saints. Dmitri Peskov, un collègue loquace qui travaille avec le porte-parole du président, discute aimablement politique internationale sous l'œil sévère de plusieurs portraits, dont ceux de l'amiral Ušakov et du généralissime Suvorov, un des rares militaires à pouvoir se vanter d'avoir mené soixante batailles sans en perdre aucune. Tous patientent tranquillement, aussi infatigables que leur chef, habitués surtout à se plier à son rythme.

Vers 19 heures 45, tombe l'information officielle : le président sera là sous peu. La tension monte au sein du staff dont tous les membres vont prendre place dans la salle de la Cheminée où les techniciens se tiennent prêts à enregistrer. Les hommes de la sécurité commencent à se positionner eux aussi ; on dirait presque un corps spécial aligné sur quarante mètres, la distance à parcourir par Poutine avant d'apparaître.

À 8 heures pile, s'ouvre la double porte. Vladimir Vladimirovič Poutine quitte le bureau présidentiel de la

Fédération russe. Il est suivi du porte-parole Dmitri Peskov, de plusieurs membres de son cabinet et de responsables de la sécurité. Plus que quelques secondes, et Poutine franchira le seuil de la pièce.

L'entrée du président a quelque chose du courant d'air sibérien. Son pas est énergique mais son visage est crispé et il a les traits tirés. L'homme de Léningrad dégage une impression d'autorité et de pouvoir. On l'imagine sans peine traversant les salons secrets qui précèdent la salle de la Cheminée, prêt à prendre les décisions qui vont changer le destin de nombreux pays et de beaucoup d'hommes. Sa présence fait l'effet d'une décharge électrique. Soudain l'assistance sort de sa torpeur. Chacun est gagné par la nervosité et l'inquiétude. Dehors, la nuit a englouti les derniers vestiges du jour. La pluie frappe bruyamment les vitres des hautes fenêtres. Les caméras de la télévision sont prêtes à tourner. Déjà les micros enregistrent les propos.

Vladimir Poutine salue son interlocuteur. À peine dix secondes plus tard, il est assis sur le siège disposé face à la cheminée : ainsi le veut la tradition des entretiens avec les grands leaders. Seul le bruit de l'appareil actionné par le photographe officiel brise un silence tombé d'un coup à l'apparition d'un des hommes les plus puissants du monde. Il porte un complet bleu, une chemise blanche et une cravate bleue. Ses souliers de daim noir sont impeccables. Tout indique qu'il porte une grande attention à son apparence.

Le regard, au début, est impénétrable. Bush devait être doté de dons surnaturels pour avoir été capable de lire dans son âme.

Puis, dans l'espace de quelques minutes, l'homme aux yeux de glace, le chasseur d'ours, l'expert en arts martiaux change d'état d'esprit et adopte une conduite décontractée et naturelle. Il écoute, il accueille avec politesse les salutations de son ami Silvio Berlusconi. On perçoit la

voix étouffée, brisée par l'émotion, de l'interprète. Quand Poutine commence à parler de son ami Silvio, sa voix se détend, se fait plus souple, et en même temps plus intense.

Au cours de l'entretien, Vladimir Poutine, faisant allusion à son ami Berlusconi, parlera plusieurs fois de « Silvio ». Car c'est ainsi qu'il l'appelle : Silvio, tout simplement. Il est à l'aise. Peu à peu il se fait loquace, aimable. À présent il sourit, amusé. Tout en parlant, il joue avec le fil de son oreillette et remue les pieds de façon maîtrisée. Mais on perçoit une profonde empathie entre Silvio et Vladimir. « Entre nous, c'est une relation personnelle qui s'est établie, une relation très cordiale. »

Il choisit soigneusement ses mots mais c'est avec une grande conviction qu'il exprime son avis sur Berlusconi.

« C'est un fait, Berlusconi est l'homme politique qui est resté au pouvoir le plus longtemps dans l'histoire italienne de l'après-guerre. Ça prouve qu'il a su non seulement retenir l'attention des Italiens, mais encore les convaincre qu'il agissait dans l'intérêt du peuple italien. C'est la première chose », dit Vladimir Poutine, assis bien droit dans son fauteuil devant la cheminée de marbre. « La deuxième chose, c'est que nous avons affaire à une personnalité brillante, franche, très intéressante ; ce qui ne peut que nous donner des raisons de penser que Silvio Berlusconi, en tant qu'homme et en tant qu'homme politique, occupera une place parfaitement respectable dans l'histoire italienne. »

Ipsè dixit Putin – ainsi parle Poutine.

Mais Berlusconi, qui est-il ? D'où vient-il ?

Quelle est la vraie histoire ? Qui est le vrai Berlusconi ?

Un séducteur-né

Silvio Berlusconi est seul chez lui. Il déambule dans le jardin, au cœur d'une propriété de cent quatre-vingts hectares, non loin des écuries et de l'héliport.

On est en plein été. Les mains dans les poches, il remonte l'allée bordée d'arbres qui mène à la maison, une villa XVIII^e siècle de soixante-dix chambres. À l'approche de l'immense demeure, les bordures du chemin s'ornent de haies soigneusement taillées et de pots en terre cuite où poussent des géraniums. L'allée de gazon franchit une arche de pierre et conduit à un vaste espace composé de pelouses bien entretenues et de massifs d'azalées rouges. Puis vient une nouvelle succession impeccable de paysages plantés de géraniums, de citronniers et de haies.

À quelque distance de sa maison, le milliardaire de soixante-dix-neuf ans s'arrête. Une honte feinte se lit dans son sourire, accompagnée de cette autodérision charmante, de cette courtoisie si propre à désarmer ses invités, surtout ceux qui s'étaient préparés à rencontrer un flamboyant play-boy. Puis le sourire s'élargit et c'est l'empathie qui se révèle, cette puissance de séduction qui lui a permis de conquérir une nation et de traverser vingt-cinq années de métamorphoses au cours desquelles le nabab des médias, l'homme qui possédait l'une des plus grandes fortunes du

monde, est devenu le président du Conseil indubitablement le plus controversé d'Italie, et celui qui aura duré le plus longtemps à ce poste.

— Ça, c'est la maison de ma vie ! dit l'homme qui a dominé son pays pendant des dizaines d'années.

Malgré la chaleur de l'après-midi, il porte un chandail noir léger, un blazer bleu marine et un pantalon de survêtement en coton. Quand il s'avance, le gravier crisse sous les semelles de ses baskets Hogan. Il ne s'en cache pas, cette propriété revêt pour lui une très grande importance. Il la présente comme l'endroit où ont été prises toutes les décisions capitales de son existence.

Aussi loin que porte le regard, on aperçoit des statues de style néoclassique dressées sur leurs socles de marbre ; on dirait qu'elles percent des yeux les haies de rhododendrons bien taillés qui forment l'enceinte du domaine.

Ces jardins, en fait, sont plus qu'impeccables. Ils ne montrent partout qu'ordre et perfection. Une perfection presque trop « parfaite ». La grande villa, située dans la campagne milanaise, dans un village de Lombardie appelé Arcore, a été bâtie au début du XVIII^e siècle sur les fondations de ce qui avait été à partir du XII^e siècle un monastère bénédictin. Elle a été baptisée la Villa San Martino. Berlusconi l'a achetée en 1970. Il l'a rénovée dans les années 1980, sa période glorieuse. On y trouve plus de gadgets que dans un film de James Bond, ainsi que des écuries luxueuses, des chevaux de course, un hélicoptère avec héliport et même un terrain de football privé. La maison est décorée avec goût, peut-être un peu trop chargée en tapisseries et tableaux de maîtres. Partout se mêlent l'ancien et le moderne dans une esthétique années 1980, dans ce style tendance qui autorisait alors les nouvelles classes privilégiées à oser la juxtaposition de peintures Renaissance et d'œuvres contemporaines. C'est cette mode des années 1980 qui a

permis à nombre d'architectes et de décorateurs milanais de faire fortune en un temps record.

À présent, Berlusconi passe d'une pièce à l'autre. Il a toujours les mains dans les poches. Il est détendu, fier de sa demeure. Il est fier aussi du jardin, car il sait qu'une grande villa italienne s'apprécie souvent, d'abord et avant tout, à partir de ses extérieurs, de son parc.

— La maison de ma vie, répète Silvio Berlusconi avec un sourire.

Cette vie où se mêlent toujours le public et le privé ; souvent les deux vont de pair, du reste, et se superposent d'une façon qui peut parfois faire scandale mais qui ne manque jamais d'impliquer un retour au bercail, à cette campagne des environs de Milan, à cette Villa Martino, à cette commune lombarde du nom d'Arcore.

Berlusconi évoque à présent la visite de Mikhaïl Gorbatchev en 1993. Ils ont passé ensemble à la villa une longue après-midi et la soirée.

— Ce fut une journée très agréable, dit-il, très stimulante. Mikhaïl Gorbatchev est venu avec sa femme Raïssa. Raïssa et mon épouse Veronica ont pu aussi faire connaissance. Gorbatchev avait envie de rencontrer un leader italien des affaires. Il voulait parler économie, marché. Il m'a posé beaucoup de questions. À cinq heures, on a pris le thé. Il avait prévu de partir après. Et comme nous les raccompagnions à l'entrée de la villa, il me dit : « Silvio, il y a une chose que je n'ai pas comprise. Quel est le nom du ministère, ou de l'institution, qui a la charge de fixer les prix des produits mis en vente ? » Je l'ai prié de répéter la question. Ce qu'il a fait : « Comment s'appelle l'institution qui fixe les prix ? » Je lui ai alors répondu : « Mikhaïl, ne partez pas maintenant, s'il vous plaît. Restez dîner avec nous. Il faut que nous reparlions encore de tout ça. » Alors on a discuté, discuté, discuté. Avec l'aide de quelques verres de vin rouge,

du Montepulciano. Je lui ai expliqué comment ça se passait en Occident : les prix étaient fixés par le marché, non par une agence gouvernementale. Il y avait une compétition. J'ai éprouvé une grande satisfaction à l'idée d'expliquer les lois du marché capitaliste à Mikhaïl Gorbatchev. Au moins, il a eu l'air d'apprécier ce moment partagé.

Berlusconi en vient à une autre visite effectuée à Arcore, celle de son ami Vladimir Poutine. Il montre la chambre où le président russe a dormi la dernière fois. On pardonnera au visiteur de se poser à ce moment-là la question de savoir laquelle de ces pièces a abrité les orgies présumées, les fameuses *bunga-bunga*, où ont eu lieu les fêtes les plus débridées, celles qui ont ridiculisé toute l'Italie et humilié Berlusconi quand le scandale a éclaté en 2010 et 2011, au beau milieu de la pire crise financière que l'Europe ait jamais connue.

Arcore. Dans l'existence de Silvio Berlusconi, la villa représente bien davantage que le lieu où sont passés Mikhaïl Gorbatchev, Vladimir Poutine et la tristement célèbre Ruby Rubacuori – « Ruby la voleuse de cœurs ». C'est sa résidence, son refuge, son centre de commandement, son quartier général. Ici fut planifié et édifié un empire immobilier, ces villes nouvelles qui ont fait de lui un milliardaire. Ici furent prises les décisions qui allaient faire de Silvio Berlusconi un magnat médiatique, le propriétaire d'un autre empire, un réseau de télévisions couvrant la moitié de l'Europe. C'est en ces lieux qu'il a créé la télévision commerciale privée italienne, et qu'il est devenu dans les années 1980 l'un des principaux réformateurs européens. Dans ces salons raffinés, un peu trop immaculés peut-être, dans ces salles à manger et ces boudoirs baroques, Silvio Berlusconi a décidé d'acheter le Milan AC. Ici même, il a résolu d'entrer en politique, de fonder un nouveau parti national. Et c'est d'ici enfin que le richissime homme d'affaires s'est lancé en 1994 à la conquête du

fauteuil de président du Conseil, exploit qu'il devait accomplir en moins de quatre-vingt-dix jours.

La villa d'Arcore ressemble un peu à une « Maison-Blanche de western », ou à une version italienne de Camp David. Ces dernières années, Berlusconi y a passé des nuits entières à discuter avec des armées d'avocats, de spécialistes des affaires criminelles et civiles, de juristes et d'enquêteurs. Tous avaient la même mission : l'aider à affronter un orage électromagnétique, une tempête chargée de plus de soixante mises en examens et procès pour corruption active, fraude fiscale et même prostitution de mineures.

Arcore, c'est le Rosebud de Berlusconi, sa boussole, sa pierre de touche. Pour sa vie, pour ses affaires, pour les histoires d'amour et de famille. Son premier mariage a pris fin entre ces murs. Les présumées *bunga-bunga* s'y sont déroulées. Il y a vécu toute une année en résidence surveillée, après que les tribunaux lui eurent confisqué son passeport puisqu'il était condamné pour fraude fiscale et astreint à une peine d'intérêt général, un emploi dans une maison pour personnes âgées atteintes d'Alzheimer. Entre ces murs, début 2015, il a organisé son dernier retour en politique. Sur la propriété se trouve la chapelle privée où reposent les cendres de ses parents et de sa sœur. Son fils, sa belle-fille et ses petits-enfants vivent toujours à la Villa San Martino. Et Silvio, à l'âge de soixante-seize ans, y a installé sa nouvelle compagne, une femme qui a cinquante ans de moins que lui.

Tout s'est passé et tout se passe toujours ici, à Arcore.

Et tandis que nous marchons, je me rappelle ma première rencontre avec Berlusconi ici même à la Villa San Martino. C'était dans les années 1980. Tina Brown m'avait demandé d'écrire pour *Vanity Fair* un papier sur les « Nouveaux Princes » du capitalisme italien, ces hommes qui défiaient l'autorité de Gianni Agnelli, le « roi non couronné d'Italie ».

Les années 1980 ! Les années dingues, débridées ! Des *yuppies* de Wall Street aux *traders* de la City, la moitié de la planète s'enivrait d'un nouvel âge d'or, de la prospérité retrouvée. Les gens vivaient en permanence en mode célébration. L'économie était en plein boom. Les classes moyennes gagnaient en puissance. L'Amérique était dirigée par Ronald Reagan, et le Royaume-Uni par Margaret Thatcher. Berlusconi était alors un *self-made man*, un outsider, un nouveau venu dans les affaires, un nabab à la réussite fulgurante, un capitaine d'industrie, un magnat de la télé, un milliardaire de fraîche date. Il était en route pour devenir un des hommes les plus riches du monde. Et il agaçait beaucoup les élites financières italiennes. En effet, ses talents de vendeur au style rustique l'avaient rendu incroyablement populaire, en même temps que la télévision faisait de lui un homme plus riche que Gianni Agnelli, le propre héritier de la vieille et industrielle maison Fiat, le play-boy urbain et cosmopolite devenu chef d'entreprise.

Dans les années 1980, aller voir Silvio Berlusconi chez lui à Arcore, c'était comme visiter le Disneyland d'un homme riche. Tout était automatisé. Tout respirait la beauté, la perfection, l'ordre et, oui, l'hédonisme.

— Voici ma piscine privée ! disait-il, en 1989, affichant un fier sourire.

Le tour du propriétaire avait commencé.

Il paraissait mince et en grande forme, alors, dans son costume croisé griffé Brioni, avec son bronzage permanent, son énergie de jeune homme et son enthousiasme contagieux. Il pointa le doigt vers un écran mural de deux mètres de long, suspendu au-dessus du bassin. Pourquoi cette installation ?

— Comme ça, répondait le milliardaire d'un ton malicieux, je peux regarder mes chaînes de télévision en me baignant dans ma piscine.

Son visage rayonnait de fierté quand il présentait au visiteur son « aire de repos et de mise en forme ». L'endroit, situé près de la piscine, se composait d'un sauna, d'un Jacuzzi, d'un bain de vapeur et d'une petite salle de gym où s'entraîner. La pièce la plus frappante était un salon d'angle magnifiquement lambrissé en pin de Scandinavie, meublé de divans somptueux et équipé de pas moins de neuf téléviseurs disposés en carré, chacun diffusant le programme d'une des trois principales chaînes berlusconiennes. L'hôte attira mon attention sur un tiroir disposant d'assez de boutons pour contrôler la musique, un éclairage d'ambiance, et même la cuisine située en haut de l'escalier. Pour finir, nous nous sommes rendus dans la salle de bains où il se rasait le matin. Il y avait fait incruster de part et d'autre du miroir des écrans miniature de six centimètres. Cet équipement relevait de la prouesse technique, en ces années 1980 encore éloignées de la Wi-Fi, des écrans à leds et d'Apple. Mais pourquoi diable une pareille idée ?

— Pour pouvoir regarder mes chaînes en me rasant le matin, explique-t-il joyeusement.

On ne saurait imaginer réponse plus logique.

De nos jours, à Arcore, peu de choses ont vraiment changé. La maison de Berlusconi est à peu près telle qu'elle était dans les années 1980. La différence, c'est qu'il se rapproche de ses quatre-vingts ans. Sa trajectoire ne peut être décrite autrement que comme une vie d'exception ; et à présent, dans son Italie natale, il est à la fois détesté et adulé par des millions de compatriotes.

— C'est ma résidence principale depuis plus de trente ans, fait-il observer en traversant le sol gris pâle de sa loggia.

Il s'arrête à la porte d'entrée pour commenter un bas-relief en forme de médaillon sculpté dans le mur. On dirait un écusson familial. Mais le personnage présente une ressemblance avec saint Martin, qui fut évêque de

Tours au IV^e siècle, et dont le sanctuaire deviendrait un célèbre lieu de pèlerinage sur la route de Saint-Jacques de Compostelle. Les moines bénédictins qui ont fondé le lieu il y a près de mille ans avaient donné à leur monastère ce nom de Saint-Martin – *San Martino*. La chapelle privée des Berlusconi demeure le seul vestige de l'édifice construit par ces religieux au XII^e siècle.

Le bas-relief dont Berlusconi fait maintenant la description montre l'évêque à cheval. Avec son sabre, il coupe en deux son manteau. Il en donnera la moitié à un mendiant vêtu de guenilles, transi par la froidure de l'hiver. La légende veut en effet que saint Martin, enrôlé dans l'armée romaine, ait jugé ce service incompatible avec la foi chrétienne à laquelle il s'était converti ; c'est ainsi qu'il est devenu un des premiers objecteurs de conscience de l'histoire du monde.

Berlusconi raconte l'histoire du saint en souriant, d'un sourire de milliardaire où l'on chercherait en vain la moindre trace d'ironie. La lumière estivale faiblit maintenant sur la cour gravillonnée qui s'étend devant la Villa San Martino. Mais l'infatigable Silvio Berlusconi bouillonne d'enthousiasme : il est vraiment très fier d'Arcore.

Le voilà maintenant dans une des innombrables pièces qu'il réserve au rangement. Il fourgonne dans des amas de souvenirs. Il palpe du bout des doigts des figurines de lui-même en plastique, il sort des portraits de famille, il montre des étagères bourrées de photographies. Berlusconi avec sa mère Rosa, Berlusconi avec Barack Obama, Berlusconi avec George H. W. Bush, Berlusconi avec George W. Bush, Berlusconi avec Tony Blair, avec Bill Clinton, avec Hillary Clinton, avec la reine Elizabeth, avec le pape Benoît XVI.

Au mur, est accrochée une photo très grand format, un cliché fané, jauni par le temps. Elle montre un Berlusconi jeune, élégant, dans son costume de chanteur de charme sur un navire de croisière. En veste chic, cravate et canotier,

il chante à pleins poumons dans un micro de night-club années 1950.

— C'est moi ! s'exclame cet homme exubérant. C'est moi en train de chanter. J'avais seize ans. Comme disait ma maman, le plus beau gars de la plage, c'était toujours moi.

Vite, il passe dans une autre pièce pleine à craquer d'autres vestiges, souvenirs et trophées.

Et soudain, à la Villa San Martino, l'atmosphère se charge de nostalgie. Berlusconi continue de jouer les guides charmants, éternellement avides de plaire. Il essaie désespérément de produire un bon spectacle. Il est l'amuseur infatigable, le vendeur sans complexes, le marchand de rêves. Au fil des années, il a été le Ronald Reagan italien distribuant ses bonbons avec bonhomie. Il a été le Bill Clinton italien, le rustaud engloutissant son assiette de spaghettis. Il a mené sa longue vie et sa longue carrière populiste en séduisant les électeurs par son charisme et son charme, en leur promettant les baisses d'impôts, le monde et la lune, en leur donnant des tapes dans le dos et en prenant les bébés dans ses bras. « Notre but, c'est que nos clients soient heureux ! » Tel paraît être son slogan. Mais il a été aussi le chef d'État qui s'est mis le plus longtemps au service de l'Europe, le témoin d'une série d'événements mondiaux qui vont de la fin de la guerre froide à l'Irak, du Printemps arabe et de l'exécution de Mouammar Kadhafi à la crise financière qui a secoué l'Europe en 2011, et a failli couler son Italie natale.

Comment a-t-il pu faire tout cela ? Comment ce *self-made man* issu d'un quartier ouvrier de Milan a-t-il pu devenir un milliardaire européen, un nabab des médias, un homme politique capable de se faire élire à trois reprises à la présidence du Conseil ? Comment l'ex-chanteur de charme a-t-il pu régner pendant plus de vingt ans sur le destin de son pays ?

Berlusconi n'a aucune difficulté pour expliquer son succès
– pas la moindre, vraiment.

Il vous jette un clin d'œil, il vous sert un de ses sourires
made in Hollywood, et il résume :

— Je suis un séducteur-né.

Silvio Berlusconi rit de nouveau. Bien installé dans son séjour, devant la baie ouverte donnant sur une fontaine de marbre blanc, il explique la stratégie qu'il a adoptée dans la vie pour obtenir ce qu'il voulait :

— Quand mes ennemis parlent de moi comme d'un séducteur-né, c'est une critique. Mais je suis toujours ouvert aux autres. J'ai le plus grand respect pour autrui, j'essaie toujours de me mettre à la place de l'autre. Si quelqu'un est convexe, je deviens concave. Et inversement. C'est comme ça que j'ai toujours réussi à créer une relation personnelle, un sentiment, une alchimie avec mes interlocuteurs. Ça s'appelle de l'empathie, mais bien souvent cette empathie est l'outil qui me permet d'atteindre mon but, de permettre au final une collaboration cordiale, amicale.

Ce désir de plaire et le plaisir narcissique que l'on éprouve en arrachant à l'autre un sourire semblent profondément enracinés dans le psychisme de Berlusconi. Quel type d'enfance a produit ce charmeur avide de plaisirs ? Peut-être s'agit-il d'un mécanisme de défense. Peut-être est-ce une façon d'avancer en épuisant son charme jusqu'à en faire un job, un deal, un business, un empire. On comprend mieux ce qu'est le besoin de plaire, de se montrer plein de ressources et de séduire quand on observe la façon berlusconienne de tracer sa route dans le monde. C'est la méthode à l'ancienne. L'homme est issu d'une classe moyenne pauvre ; il a vécu ses jeunes années dans un milieu marqué par les privations de la guerre.

Il est né le 29 septembre 1936. Son père, Luigi, était un employé de banque appelé à gravir les échelons de la

hiérarchie. Sa mère, Rosa, serait un jour secrétaire chez Pirelli, le grand fabricant de pneus. Les Berlusconi occupaient un petit appartement peu salubre, dans un quartier de Milan dénommé « *L'Isola* », « l'Île » autrement dit, pour la bonne raison que c'était une espèce de *no man's land* situé près d'une passerelle franchissant le chemin de fer, pris en sandwich entre deux gares bruyantes, la *Porta Garibaldi* et la grande *Stazione Centrale*. Antonietta, la sœur de Silvio, avait vu le jour en 1943. Il avait aussi un jeune frère, Paolo, né après la guerre, en 1949.

— Nous avons des voisins pleins de vie, un peu classe moyenne, un peu frustes, se souvient l'ami d'enfance Fedele Confalonieri. Bon, ce n'était pas le crime organisé. Mais il y avait quelques mauvais sujets dans les parages. Je me rappelle tout ça très bien, car je suis né dans la même rue que Berlusconi, la Via Volturno. C'est assez drôle de penser que leur appartement était situé juste en face du local du Parti communiste.

Confalonieri a gardé le souvenir d'une sorte de « pauvreté générale », surtout après 1940, quand Mussolini, ayant déclaré la guerre à la France et à l'Angleterre, est entré en guerre en tant qu'allié fidèle d'Adolf Hitler. Confalonieri et Berlusconi ont encore en mémoire le tapis de bombes lâché sur Milan par les Alliés quand ils se sont mis à pilonner les usines, les églises, les écoles, les bureaux et les immeubles, obligeant de nombreuses familles à évacuer la ville, à fuir et à tenter de chercher refuge à la campagne.

— Je n'oublierai jamais, dit Berlusconi, les bombardements de 1943. J'avais six ans et demi. Un jour, les bombes sont tombées dans ma rue, la Via Volturno. Après ça, mes parents ont décidé de partir et de nous emmener dans un village, une agglomération de même pas mille habitants. C'était à une heure de route vers le nord, près du lac de Côme, en direction de Varese. On y était en sécurité. C'étaient des

terres agricoles. On ne les bombardait pas. Ma mère y avait de la famille qui nous a prêté deux chambres où dormir.

Ce départ de Milan se passait au printemps 1943. Peu après, Mussolini était renversé, les Américains débarquaient en Sicile et l'Italie signait secrètement un armistice avec les Alliés, au terme duquel elle changea de camp et lâcha Hitler. La réaction des Allemands fut d'envahir l'Italie, de l'occuper et de la réprimer. Les Alliés continuèrent de bombarder Milan, ville désormais sous contrôle allemand.

— Tout est allé très vite, raconte Berlusconi. Comme mon père était antifasciste, des amis l'ont prévenu qu'il avait intérêt à fuir l'Italie et à partir en Suisse. Il a gagné la frontière, et c'est comme ça que nous nous sommes retrouvés sans lui à la campagne au milieu de nulle part. Tout le poids de la situation est retombé sur ma mère. Alors qu'elle était obligée de se rendre tous les jours à Milan pour travailler chez Pirelli comme secrétaire du directeur général. Milan était une ville dangereuse, du fait des bombardements. Je m'en souviens comme si c'était hier. Maman se levait à cinq heures du matin. Elle faisait trois kilomètres à pied pour aller prendre le tram qui l'emmenait à la gare. À Milan, elle devait prendre un autre tram pour rejoindre son lieu de travail. Elle finissait à cinq heures. Il ne lui restait plus qu'à rentrer à la campagne. Tous les soirs, je l'attendais à l'arrêt du tram. Le matin, c'était vraiment triste quand elle partait. Elle m'embrassait toujours avant de partir. On dormait dans le même lit, à cette époque.

À l'évocation de ce souvenir, Berlusconi commence à frapper nerveusement le sol du pied gauche tandis qu'un très léger signe d'anxiété se glisse dans l'expression de son visage.

Il a vécu trois ans dans un domicile de fortune, au cœur d'un pays bombardé, et il ne fait aucun doute que l'expérience a joué chez lui un rôle formateur. Il n'avait même pas sept ans. L'argent manquait. Son père était passé en Suisse.